

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

167-168 | 2003

Passages à l'âge d'homme

Fouzia Saeed, *Taboo ! The Hidden Culture of a Red Light Area*

Oxford, Oxford University Press, 2001, xxx + 324 p., bibl., gloss., index, ill.

Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/19712>

DOI : 10.4000/lhomme.19712

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

Pagination : 380-382

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky, « Fouzia Saeed, *Taboo ! The Hidden Culture of a Red Light Area* », *L'Homme* [En ligne], 167-168 | 2003, mis en ligne le 11 septembre 2008, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/19712> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.19712>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Fouzia Saeed, *Taboo ! The Hidden Culture of a Red Light Area*

Oxford, Oxford University Press, 2001, xxx + 324 p., bibl., gloss., index, ill.

Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky

- 1 EST TABOU ce sur quoi on fait silence. Et c'est un silence épais, celui de la « tradition » (p. XII), qui pèse sur la prostitution au Pakistan. Pour comprendre ce système d'interdictions savamment entretenu, Fouzia Saeed plonge en ethnologue au cœur de Shahi Mohalla, quartier chaud de Lahore.
- 2 Ce sont des motivations multiples qui ont poussé l'auteure sur ce terrain aventureux. Tout d'abord, une motivation d'ordre sociologique : elle voit dans ce tabou qu'est la prostitution une clé pour comprendre les rouages d'une société patriarcale. Son deuxième intérêt est artistique : membre du ministère de la Culture, elle a rencontré, au cours de recherches sur le théâtre folklorique, des musiciens et danseuses de renom, originaires de Shahi Mohalla. C'est que ce quartier est une pépinière d'artistes, comme le veut la tradition régionale qui lie la prostitution à l'art. Enfin, l'auteure, féministe, veut donner la parole aux prostituées. Multiplicité des buts donc, mais aussi complexité du sujet, face à des femmes à la fois artistes et objets, à la fois victimes et rebelles.
- 3 Il faudra des années pour briser le tabou, pour que ces femmes dévoilent enfin les secrets de famille. Le plaisir de la lecture tient beaucoup à celui d'entrer avec le narrateur dans les méandres de ce bazar et de son organisation, et de percer peu à peu le mystère. La nuit tombée, les hommes déambulent dans les rues devant les femmes aux balcons (*kotha*), proposées en vitrine aux clients. Il y a plusieurs « classes » de prostituées (l'auteure en proposera même une typologie, pp.230-231) et diverses formules : représentation privée d'une danseuse, simple passe avec une fille... Le système est professionnalisé, avec horaires d'ouvertures des *mojra* (salles de danse), double service... Il fait l'objet d'une gestion serrée, reportée sur les chambres, les salles de cours et de spectacle.
- 4 Ce microcosme propose ainsi une organisation sociale précise. Deux grands groupes ethniques ou « castes » le composent : les Kanjar dont les femmes se « produisent », et les Mirasi dont les hommes, compositeurs ou instructeurs (*ustad*), forment au chant et

accompagnent de leurs instruments (percussions ou cordes) les danseuses. Pour rencontrer ces femmes « stigmatisées », Fouzia Saeed devra emprunter les voies détournées. La porte d'entrée sera celle des musiciens, le code d'accès leurs jeunes élèves et, en particulier, l'une d'elle, Laila. Lorsque l'auteure entre dans l'intimité de sa maison, « l'histoire commence » enfin (p. 39). Fouzia Saeed va alors tenter de démêler l'écheveau de l'organisation sociale, économique et politique qui sous-tend une pratique ancestrale, et de comprendre la « sous-culture » de Shahi Mohalla.

- 5 Dans cette microsociété, où les femmes sont centrales – exception sociale en Asie –, les rôles sont définis précisément. Leur carrière, largement tributaire de leur beauté et de leur dot, est ramassée sur une dizaine d'années : elles travaillent d'abord chez elles, en attendant d'être mariées par leur famille et leur communauté (*biradri*) à un premier gros client. Celui-ci assure la cérémonie de *nath utarwai* (prix de la virginité) et versera ensuite une pension mensuelle à celle dont il achète les faveurs, s'engageant ainsi à assurer sa survie et celle de sa descendance. Le mariage est fondamental : il donne statut et protection. En fin de carrière, les Kanjar deviennent managers et forment au métier les filles de la famille. En résumé, « le futur d'une prostituée n'est assuré que si elle se marie ou si elle enfante des filles pour continuer dans le métier » (p. 169). Ce système rationalisé, aux logiques marchandes, interdit les mariages intracommunautaires et intracastes, sans parler des histoires d'amour.
- 6 Ce sont des portraits de femmes bouleversants qui sont présentés : celui de Laila, artiste médiocre au mariage bâclé ; de Rani, enlevée à son suffocant village par un acteur de théâtre, puis abandonnée dans le Mohallah où elle vit misérablement ; celui de la sœur de Razia, vendue à l'âge de 10 ans pour 10 000 roupies ; celui de Chanda, qui a eu le malheur de tomber amoureuse d'un autre Kanjar et qui tentera de se suicider ; ou encore celui de la brune Shalo, qui, elle, se donnera la mort pour échapper au malheur d'avoir un fils.
- 7 On comprend que Fouzia Saeed ait choisi la narration plutôt que l'écriture académique, afin de mieux rendre le drame que vivent ces femmes. L'émotion transparaît dans ce récit aventureux, où plusieurs fois la frontière entre vie privée et vie professionnelle disparaît, comme par exemple lorsque l'auteure se voit proposer un « travail » dans ce milieu. Entreprise dangereuse pour une jeune femme de bonne famille, qui la conduira d'ailleurs à démissionner de ses fonctions. Toute la question de l'engagement de l'anthropologue sur son terrain se pose là.
- 8 Pourquoi la prostitution, pratique « taboue » considérée comme déviante, voire impure, est-elle condamnée par la loi, le système social pakistanais et l'islam, mais perdure malgré tout ? Comment expliquer une tradition si vivace et pourtant si stigmatisée ? La courtisane est une figure traditionnelle de la société sud-asiatique : tolérée sous l'hindouisme, bannie sous l'islam, elle est signe de richesse sous les Moghols. Durant le patronage royal, qui soutient les arts de la scène, les *gaikas* (chanteuses) fleurissent. Avec la domination des Britanniques, à la fois réformateurs et clients, qui tentent de contrôler la prostitution, l'image de la courtisane s'infériorise progressivement. Cela dit, la distinction perdue entre les prostituées des rues et les femmes artistes et raffinées, les *tawaiif*, comparables aux geishas japonaises. Avant l'Indépendance, la prostitution est un vice toléré. C'est après que se construit l'amalgame stigmatisant entre ces femmes artistes et les prostituées. Cette pratique est systématiquement condamnée par le régime d'Ayub Khan (1958-1968) qui ne reconnaît que les artistes, puis par celui de Ziaul Haq (1978-1988) qui la prohibe. Pourtant, ces

hommes politiques puritains sont aussi ceux qui tolèrent les réseaux mafieux de Shahi Mohalla, à la grande indifférence d'une police corrompue. Et Fouzia Saeed de conclure que le tabou est une construction de l'élite politique, qui depuis toujours organise et contrôle la prostitution pour mieux s'en servir.

- 9 Or, dans le Pakistan actuel, avec la perte des repères culturels qui assuraient le lien à l'art, la prostitution perd de sa légitimité. Avec pour clients principaux des hommes d'affaires et des politiciens peu versés dans le raffinement des arts, la pratique s'est vulgarisée : les *gaikas* qui dansaient et chantaient dans la pure tradition urdu sont désormais des filles à bas prix qui ne connaissent guère que quelques répliques de films hindi. Outre l'influence du cinéma commercial et la banalisation de la demande, la disparition du système de patronage, qui garantissait la qualité artistique des Kanjar, est une cause majeure de la décadence du métier. Le Mirasi se mue en impresario et place ses élèves dans les *variety shows*, où la comédie et le sexe remplacent la danse et le chant des *mujra*. Court-circuitant les réseaux de castes traditionnels, des proxénètes (*pimps*) extérieurs prennent également le contrôle du métier, en forçant à la prostitution des adolescentes victimes du système de mariage traditionnel (« prix de la fiancée », en vogue dans les zones tribales du Pakistan) ou de stratégies de séduction. C'est donc un marché du sexe qui s'est institué, redistribuant les rôles et donnant la première place aux hommes. Les Kanjar dénoncent le dévoilement dramatique d'une organisation de métier respectueuse des traditions artistiques et semblent regretter, paradoxalement, un ordre ancien, non perverti par l'argent.
- 10 L'auteure tente de répondre aux questions de départ : construction historique, le tabou a permis aux élites patriarcales de contrôler la sexualité des femmes en opposant la femme pure, confinée à la sphère domestique, empêtrée dans les traditions et les valeurs morales qui la paralysent, à la femme corrompue, au service des hommes. Ainsi les Kanjar sont considérées comme des « castes » professionnelles, et doivent remplir le rôle que la société et leur communauté leur assignent. Si le mythe de la femme de mauvaise vie résiste, c'est pour mieux protéger le système. D'autant que d'autres mythes l'entretiennent : celui de la prostitution comme un mal nécessaire ou celui de l'homme « polygame » par nature.
- 11 Ce livre déconstruit donc le tabou. Réflexion sur le statut des femmes dans le Pakistan contemporain, il invite à réfléchir plus largement sur la prostitution dans tous les pays d'Asie. En outre, dans des sociétés qui se modernisent et où les femmes prennent de plus en plus la parole, il s'inscrit dans une perspective politique. Et Fouzia Saeed d'espérer, vœux pieux de la féministe, que ce regard ethnographique permettra de porter la question dans le débat public pour qu'elle soit moins discutée comme violence mais comme construit social, ce qui obligerait alors la société pakistanaise à réfléchir sur elle-même. La grande réussite de ce livre demeure pourtant sa force de témoignage unique sur un monde interdit, où se mêlent de multiples logiques sociales, religieuses, historiques. À entrer avec l'auteure sur les lieux du crime, on revoit *Mandi*¹ et son bordel institutionnalisé, *Indian Cabaret*² et ses filles vendues à l'eldorado urbain, mais aussi les miroirs scintillants des anciens patronages... Bref, un lieu aux mille facettes dont Fouzia Saeed nous donne, avec témérité, les clés.

NOTES

1. Film hindi de Shyam Benegal, 1983.
2. Documentaire de Mira Nair.

AUTEUR

MARIE-CAROLINE SAGLIO-YATZIMIRSKY

INALCO, Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du sud, Paris.